

Paul Gauguin à Émile Schuffenecker

Pont-Aven, 4 septembre 1889

[...] La lutte tellement compromise
par la jeune bande !

Ils sont là, Émile, tous ces prétendus disciples, jeunes, brillants, pleins d'assurance — et de vanité. Ils parlent plus qu'ils ne peignent, ils bavardent à longueur de repas sur des théories qu'ils comprennent à peine, ils me regardent avec un mélange d'admiration fausse et de défi mal dissimulé. J'entends parfois, derrière les portes ou dans les murmures, qu'on me trouve « exagéré », « rude », « un peu fou ». Qu'ils aillent donc se faire voir chez les bourgeois qu'ils méprisent en public mais qu'ils peignent en secret pour quelques sous.

Tu sais combien je me fiche d'être compris. Mais ce qui me ronge, c'est l'indifférence du monde réel, celui qui décide de qui mange et qui crève. Je vis ici à crédit chez la mère Gloanec, qui commence à froncer les sourcils. Ce n'est pas qu'elle soit mauvaise, au contraire : elle me sert encore sa soupe de chou avec ce qu'elle appelle un « bout de lard », mais je sens dans ses gestes la lassitude. Je lui ai laissé quelques dessins pour la remercier. Elle les a accrochés dans le couloir, à côté d'une image pieuse. L'ironie me fait sourire.

Je n'ai plus un sou, Émile. Et je ne reçois toujours rien de Theo. Je ne sais même pas s'il continue de vendre mes toiles ou s'il les entasse dans un coin en attendant qu'on meure tous. Il m'a écrit qu'il était malade lui aussi, de nerfs, d'inquiétude. Je crois que Van Gogh n'est pas bien du tout — mais tu en sais peut-être plus que moi. C'est comme si tout vacillait autour de nous, comme si la peinture elle-même devenait un fardeau.

Et pourtant je peins. Pas autant que je le voudrais, pas aussi librement que je le devrais, mais je peins. J'ai repris un grand panneau avec des figures bretonnes stylisées — une procession de femmes en coiffe, dans un paysage irréel. Tu comprendras peut-être ce que je veux faire : simplifier, aplatir, colorer comme un moine enlumineur du XII^e siècle. Oublier la nature, ou plutôt la transfigurer.

L'autre jour, j'ai eu une sorte de vision en me promenant du côté de Nizon. Le soleil tombait derrière les arbres, le ciel était orange comme un fruit trop mûr, et une paysanne passait sur le chemin, silhouette noire dans cette lumière éclatante. Je n'avais pas de

carnet, rien. Juste mes yeux et cette brûlure dans le cœur. J'ai tenté de retrouver ça le soir, dans ma chambre, sur un carton. C'est là que je sens encore que je vis.

Mais la solitude me pèse. Il me manque une vraie fraternité. Pas les compliments tièdes, pas les poignées de main faussement admiratives, non. Une parole juste. La tienne, peut-être.

Je t'écris tout cela avec un mélange de lassitude et d'entêtement. Je ne sais pas ce que je vais devenir. Il me faudrait fuir encore, aller plus loin, dans un pays chaud, un pays pauvre où l'on ne regarde pas les artistes comme des parasites. Ici, même en Bretagne, même à Pont-Aven, on finit toujours par me juger selon le porte-monnaie.

Mais je m'accroche à l'idée que ce que nous faisons — toi, moi, quelques rares autres — survivra à cette époque médiocre. Il faut croire que le silence que nous recevons en réponse à nos cris est un signe que nous sommes encore vivants.

Je t'embrasse,

Paul